

Organza

GIOVANNI FONTANA

J'entends ses pas s'éloigner le long du couloir, puis descendre dans l'escalier. Le dé clic de la porte d'entrée, il est dehors. Il respire à pleins poumons, ajuste sa cravate, se touche peut-être l'aïne (il le fait quand il se croit à l'abri des regards) et se dirige vers la voiture, garée comme d'habitude au coin de la rue.

Il ne sait pas, ne s'imagine pas, alors qu'il met en marche le moteur et s'arrange les cheveux dans le rétroviseur, que demain il n'y aura plus personne pour l'attendre, quand il rentrera du travail. La porte de l'appartement sera fermée et les clés déjà chez la concierge, dans l'attente d'un prochain locataire.

En fermant les yeux, j'arrive à voir l'air effaré, le léger tic qui le prend quand il est nerveux (un tremblement entre la pommette et la mâchoire, une contraction des muscles faciaux qui lui donne l'apparence, l'espace d'un instant, d'un être sans défense). Si je tends l'oreille, par-delà les bruits du trafic (intense à cette heure-ci sur les boulevards) me parvient l'écho des phrases entrecoupées qu'il va prononcer. Et pour un moment, j'éprouve un peu de compassion pour le garçon que je suis sur le point de quitter.

J'ai toute la journée pour faire les gestes qui devront effacer chaque signe de ma présence dans ce quartier de la ville. J'ai bien en tête la liste des opérations à accomplir, étant passée maître dans le domaine: entasser les objets et les vêtements au milieu de l'appartement, retirer les photographies de leurs cadres en plastique et des miroirs, supprimer les numéros de téléphone et les adresses de carnets prétentieux en similicuir, éliminer les messages des répondeurs ou des boîtes aux lettres électroniques.

Je peux tout faire calmement, je peux même me permettre d'improviser et de violer l'ordre établi avec minutie au fil des années, de déménagement en déménagement, le long du chemin de croix de mes relations manquées.

Bruno désapprouverait cet abandon au pathétique. Du fond de la vieille photographie que j'ai entre les mains – 1967 ou 1968 peut-être, la cour a encore l'aspect qu'elle avait quand on y a emménagé, mais le pin est petit et le bouleau n'a pas encore été déraciné –, il m'observe de son regard impénétrable, avec ce sourire fuyant qui laisse deviner une réserve inexprimée, ou peut-être est-ce la certitude que rien de ce qui l'entoure n'est vraiment important. Il existe un secret que lui seul connaît, qui ne pourra être découvert qu'au prix de la douleur.

Mais je suis peut-être la seule à percevoir le champ magnétique qui entoure cet ectoplasme flou, à moitié effacé entre les écailles du papier. Par ailleurs, que cette photo soit un palimpseste où se superposent différentes strates de mémoire, cela est démontré par le coup de ciseaux qui sectionne le bras entourant mes épaules et retranche les autres camarades qui peuplaient l'instantané (l'appareil utilisé doit être celui de la jeune fille au pair d'alors, Ilde, si je me souviens bien, une Suisse allemande). De ce membre amputé, presque suspendu dans le vide, émane encore la colère et l'enchantement de l'«après», il est le témoignage muet de la «cérémonie» qui allait bientôt avoir lieu, sur le bitume de cette même cour.

Avant de ranger la photographie dans le sac, avant d'éloigner les images qui m'ont prise à la gorge, j'ai encore le temps d'enregistrer un ou deux détails: les tresses tombant sur mes épaules, mes lèvres entrouvertes dans l'attente de quelque chose, un paquet de cigarettes (des Muratti volées à ma mère) dépassant de la poche de ma petite veste.

Vide absolu. Air soufflé dans un sachet qui explose quand on l'écrase sur la table.

Écailler, désencrasser, récurer; sonder, désenvaser, bonifier.

Moi, mon moi.

Des verbes à l'infinitif: signifiant la propreté, le bien-être. Pour sortir d'ici.

Dès maintenant, le patient Bruno S. s'applique patiemment, jour après jour, à extirper de sa cavité intérieure tout résidu de son moi contaminé.

Creuser une galerie qui, du cerveau du patient Bruno S., mène aux souterrains de cet hô-

pital psychiatrique, à la buanderie et à la petite morgue, en bordure du parc et de là, conduite à l'avenue arborisée que j'aperçois de ma fenêtre.

Encore un déterminant possessif et un verbe conjugué: ce soir, pour me punir, je jeûnerai et je m'écraserai peut-être les doigts entre le battant et le chambranle de la porte.

Depuis plusieurs jours, Bruno S. a arrêté de crier et ne reste plus tout nu, accroupi sur ses excréments, comme dans les premiers temps. Dans sa chambre qui fait l'angle, protégée par des doubles vitrages et par une grille où la lumière pénètre à peine, il va bientôt recevoir la visite de ses parents âgés.

Tous les samedis, depuis cinq ans, ils traînent leurs habits démodés, leurs chaussures poussiéreuses, jusqu'au grand parc en bordure de la petite ville de M., adjacent au lycée classique que leur fils aîné a fréquenté pendant une courte période.

En parcourant les allées le long des platebandes et des pépinières soignées avec zèle par les patients, ils tentent d'imaginer des sujets de conversation qui puissent meubler le vide lancinant qui les attend dans la chambre de leur fils. «Conversation», du reste, est un terme presque immoral pour qualifier la pantomime où ils se produisent, sur la scène exigüe de la chambre n° 6, au fond du couloir du pavillon Gentiane.

À peine ont-ils mis les pieds sur le linoléum jaunâtre, à peine ont-ils franchi la limite du trapèze formé par la porte, le lit, la fenêtre et le corps nu du patient Bruno S. couché par terre sur ses selles, que les idées qu'ils ont rassemblées en lisant le journal, les anecdotes qu'ils se sont préparés à raconter – chacun pour soi et, de rares fois, en couple (même dans le malheur ils sont concurrents) – semblent s'évaporer de leurs esprits, chassées par le soufflet silencieux de cette présence, la grisaille de ces meubles, l'odeur de sueur et de médicaments.

(Je les vois par la fenêtre: mon père, petit, chauve, avec ses lunettes en écaille, sa pipe au coin des lèvres, avec laquelle il essaie de tromper l'amertume d'une énième journée à l'hôpital, sa liasse de journaux sous le bras; ma mère, légèrement courbée, les cheveux rassemblés dans une queue de cheval trop jeune, le maillot col rond couleur crème laissant découverts ses bras ridés, sa chair tombante sous ses aisselles; sa démarche très lente, ses pas courts et mal assurés, le grand sac qu'elle tient à la main, avec dedans les douceurs qu'elle essaiera à tout prix de me faire manger, pour pouvoir s'en aller au soir avec la sensation d'avoir laissé quelque chose.

Qu'éprouvent-ils quand ils me voient? Ressentent-ils eux aussi (comme moi je ressens à chaque fois, même maintenant que je ne les attends plus couché par terre, mais les épie du coin de la fenêtre à double vitrage) la force gravitationnelle qui attire nos corps, la main patiente qui cherche à coudre ensemble les lambeaux de nos solitudes?).

Je ne pouvais pas prévoir que cette photo allait m'obliger à débarrasser la maison plus rapidement, ni qu'elle allait m'amener ici, à l'extrême opposé de la ville. Mais c'est comme si mon corps avait été emporté par un courant vers cette villa isolée, vers ce cagibi, vers cette malle où ma tante, après la mort de mes parents, a recueilli tous les souvenirs de mon enfance. Tous les objets auxquels j'ai tourné le dos, quand je suis partie à dix-huit ans pour continuer mes études, sont ici, comme une mauvaise conscience qui demanderait, pour une fois, d'être écoutée. Est-ce vraiment moi, cette fille qui découpait ces visages de chanteurs, ces corps anonymes de mannequins et de vedettes dans des journaux féminins? Est-elle à moi, cette collection de flacons miniatures, de liqueurs, whiskies, grappas, *amari*? Est-ce moi qui ai conservé dans ce sachet jaune cette bande hygiénique imprégnée d'un liquide grumeleux de couleur brune?

J'ai l'impression d'avoir été parachutée dans les couloirs délabrés d'une galerie des horreurs, entre les miroirs déformants d'un luna park qui me renvoie des images de mon adolescence que je ne veux pas revoir.

L'objet de ma recherche doit aussi se cacher quelque part. En effet, le voici, bien plié et emballé dans une enveloppe en plastique transparent. Il a un peu jauni, mais il a gardé la douceur de l'organza. Mon voile de mariée. Le seul qui ait jamais été cousu pour moi.

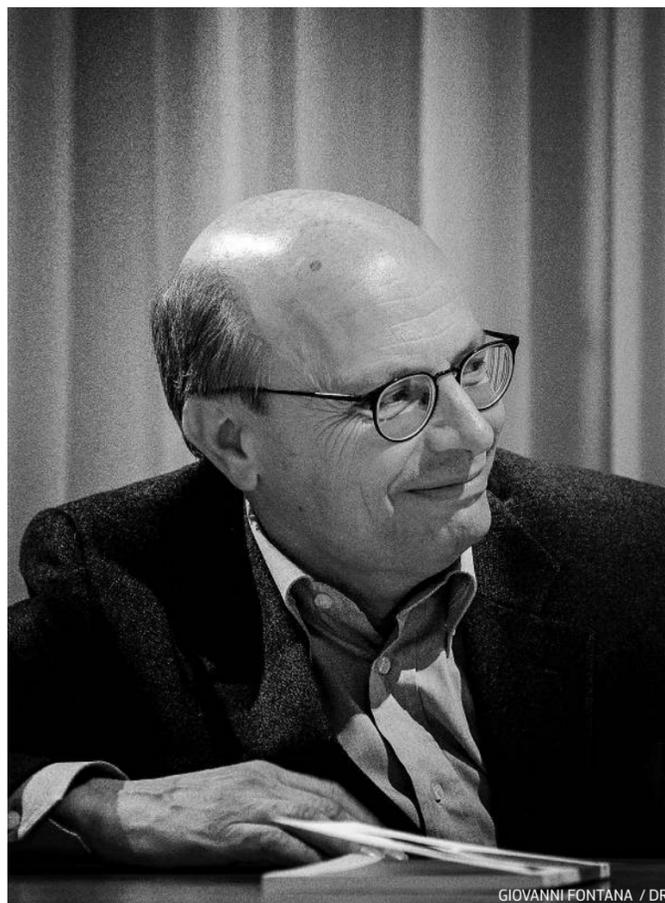
Comme c'est difficile de le dire avec des mots. Et pourtant, j'ai bien en tête le moment où je l'ai tenu entre mes mains pour la première fois.

Giovanni Fontana, *Breve pazienza di ritrovarti* (Brève patience de te retrouver), extrait de la nouvelle «Organza» choisi et traduit de l'italien par Véronique Volpato.

biblio

Breve pazienza di ritrovarti

Nouvelles, Prix suisse de littérature 2016, Novara, Interlinea Edizioni, 2015.



GIOVANNI FONTANA / DR

bios

L'AUTEUR Giovanni Fontana est né en 1959 à Mendrisio et a étudié la philologie à l'université de Pavie, avant de se vouer à la critique littéraire et à l'enseignement de la littérature italienne. Après plusieurs essais sur des écrivains italiens du XX^e siècle (Emilio Tadini, Giorgio Orelli, Mario Luzi, Elsa Morante), *Breve pazienza di ritrovarti* est sa première œuvre de fiction. À travers huit nouvelles à la fois denses et fragmentaires, il explore l'incommunicabilité qu'instaurent les traumatismes individuels et la complexité des relations familiales.

Dans la nouvelle «Organza», les monologues d'Anna et de Bruno s'entrelacent pour faire apparaître peu à peu l'histoire qui les a réunis dans leur enfance, le temps d'un après-midi. Alors que la petite fille rêve de se marier, la mise en scène de l'union préparée par Bruno ne correspond en rien à ses attentes. Un choc violent s'ensuit, qui bouleverse leurs trajectoires et provoque une oblitération de la mémoire d'Anna. Des années plus tard, la jeune femme est amenée à redécouvrir progressivement ses souvenirs. C'est ainsi que la voix de Bruno surgit, comme invoquée par la recherche douloureuse d'Anna.

LA TRADUCTRICE Née à Genève en 1985, Véronique Volpato a étudié les littératures française et italienne et se consacre à la traduction et à l'enseignement, après s'être essayée à la recherche académique. En collaboration avec Christian Viredaz, elle a traduit le recueil de nouvelles *Dans cette vie* d'Anna Ruchat (Ed. d'En bas, 2014). Récemment installée au Tessin, elle travaille à la traduction de *Breve pazienza di ritrovarti*.

Dans un texte à lire sur www.lecourrier.ch/auteursCH, elle éclaire les choix qui ont guidé sa traduction du passage publié ici.

VVO

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse. Voir www.lecourrier.ch/auteursCH et www.chlitterature.ch
Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève en 2007. Avec le soutien de l'Association [chlitterature.ch], de la Ville de Genève (département de la Culture), de la République et canton de Genève et de Pro Helvetia.